



La problématique adolescente

Jean-Claude Quentel

► To cite this version:

Jean-Claude Quentel. La problématique adolescente. Psychologues & psychologie, 2016. halshs-01973451

HAL Id: halshs-01973451

<https://shs.hal.science/halshs-01973451>

Submitted on 8 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA PROBLÉMATIQUE ADOLESCENTE

Jean-Claude Quentel*

Si l'on veut tenter de comprendre les enjeux de l'adolescence, il faut avant tout la distinguer de la puberté. Elle relève de processus spécifiquement humains, alors que la puberté participe, quant à elle, du registre physiologique et des lois qui en rendent compte. En même temps, et c'est toute la difficulté pour situer ces deux réalités l'une par rapport à l'autre, la puberté conditionne l'adolescence en ce sens qu'elle constitue le substrat à partir duquel celle-ci peut se manifester avec ses caractéristiques propres. Les psychanalystes résument, de manière très pertinente, la problématique adolescente en évoquant à la fois une redéfinition identitaire et un bouleversement pulsionnel, soit un double registre de processus sur lequel nous reviendrons. Toutefois, toute tentative d'explication de l'adolescence doit débiter par une mise au point historique et un recul de nature sociologique. Le terrain se trouve ensuite dégagé pour expliciter ses processus.

Une question sociale qui soulève un problème anthropologique

Il est nécessaire, en un premier temps, de rappeler que l'adolescence n'a pas toujours existé et qu'elle n'est donc pas un problème universel. Elle se fait jour dans nos sociétés européennes au tournant des XIX^e et du XX^e siècles et un peu plus tôt Outre-Atlantique. Le terme *adolescence* existe, lui, depuis fort longtemps, mais il ne désigne pas la réalité que nous avons vu apparaître seulement à cette époque. Par

* Psychologue clinicien, Professeur émérite de l'Université de Rennes 2, CIAPHIS, EA 2241. Mel : jean-claude.quentel@univ-rennes2.fr Site : www.jc.quentel.com

ailleurs, point important à souligner, l'adolescence n'existe pas, de nos jours, partout sur la planète. Chez nous, elle est, pour l'essentiel, le produit des lois sur l'obligation scolaire qui ont progressivement élevé, au cours de la première moitié du XX^e siècle, l'âge auquel il était possible de quitter l'école. En même temps, elle a d'abord été réservée à des jeunes d'un milieu social aisé et pour l'essentiel aux garçons. Comme l'indique le sociologue Pierre Bourdieu, dans la première moitié du XX^e siècle, une large part de la jeunesse n'a pas connu l'adolescence. Celle-ci s'est véritablement démocratisée après la seconde guerre mondiale, notamment avec l'instauration du collège unique à la fin des années 1950. L'adolescence répond donc à une transformation de nos sociétés occidentales ; elle constitue ce que les sociologues appellent une « construction sociale », historiquement et spatialement située. Nombre de sociétés, de par le globe, continuent de procéder autrement avec leurs jeunes. Ainsi, elles peuvent toujours pratiquer des rites initiatiques qui introduisent officiellement à la société celui qui était jusque-là considéré comme un enfant n'en participant qu'à travers ceux qui le portaient. Ces pratiques sont très diversifiées, mais elles ont toutes pour point commun de faire « mourir à l'enfance » le nouvel initié et de l'ouvrir, à travers une « renaissance », au social, c'est-à-dire de faire qu'il compte véritablement dans sa société et qu'il y contribue en même temps à sa façon. Nos sociétés occidentales ont rompu avec ces usages en créant une période transitoire durant laquelle celui qui n'est plus un enfant sera encore considéré comme tel, reculant ainsi le seuil à partir duquel il peut être saisi comme membre à part entière de la communauté. L'adolescence, résumait Jean Gagnepain, est une « enfance de culture ». Elle répond à une période socialement créée durant laquelle celui qui intrinsèquement ne fonctionne plus comme durant son enfance continue d'être traité comme un enfant. Aussi bien, l'enfant de nos sociétés occidentales, qui comprend donc l'adolescent, se confond-il avec le mineur légal, c'est-à-dire avec celui que la société continue de placer en situation de non-autonomie et d'irresponsabilité. Pour autant, l'adolescent n'est plus un enfant anthropologiquement, c'est-à-dire du point de vue des processus qu'il met en œuvre. En d'autres termes, il ne fonctionne plus comme l'enfant que naguère il était, et tout parent d'adolescent en fait rapidement l'expérience. Son statut est donc très particulier. Pierre Bourdieu, encore, dans un article célèbre¹, avance qu'il est « ni-

¹ « La jeunesse n'est qu'un mot », *Questions de sociologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1984, p. 143-154.

enfant, ni-adulte » ou, ce qui revient finalement au même, « mi-enfant, mi-adulte », là où le psychanalyste Jean-Jacques Rassial le fera participer d'un « pas-tout-à-fait »². Maintenu dans une sorte de moratoire, il demeure en fin de compte, pour une assez longue période, aux marges de la société.

Cependant, la problématique de l'adolescence ne se trouve pas épuisée par cette analyse, aussi importante soit-elle. Il faut en effet faire apparaître qu'elle soulève une question que les sociétés pratiquant les rites initiatiques ont bien saisi et précisément prise en compte d'une tout autre manière que les nôtres. Cette question n'est pas, elle, conjoncturelle, inscrite seulement dans une relativité socio-historique. Au demeurant, toute société s'y trouve confrontée si chacune la résout à sa manière. Cette question, anthropologique et renvoyant donc à des processus généraux (qu'il ne faut pas confondre avec des universaux), est en fait celle de la *sortie de l'enfance*. Toute société ne peut que reconnaître un état d'enfance, si elle façonne en même temps socialement cet enfant et qu'il existe du coup autant d'enfants que de sociétés et de milieux sociaux. Ce point est essentiel et négligé aujourd'hui par ceux qui veulent voir en l'enfance uniquement une construction de la société (qu'elle est par conséquent en même temps, mais pas exclusivement). Cette sortie de l'enfance relève, quant à elle, d'une autre analyse qu'il nous faut à présent résumer.

Une structuration identitaire et un bouleversement pulsionnel

L'adolescence apparaît donc d'abord comme une manière, parmi d'autres, qu'ont nos sociétés de résoudre un problème général, propre à l'homme dans ce qui spécifie son fonctionnement, en l'occurrence la rupture nécessaire avec l'état d'enfance et le mode de fonctionnement qu'il suppose. Ce fonctionnement caractéristique de l'enfance, où qu'on la prenne, se traduit par un rapport particulier à ses partenaires et aux adultes en général, notamment à ceux qui ont pour mission de l'éduquer. Pour faire bref, l'enfant reste dans une situation générale de dépendance, même si elle n'est pas tout à fait la même lorsqu'il est tout petit et à l'époque où il va sortir de l'école primaire. En d'autres termes, il n'est pas encore en mesure de témoigner d'une réelle autonomie, ni d'une véritable responsabilité, dans ce que celles-ci supposent comme processus. Au demeurant, l'éducation se propose de le préparer à exercer ces capacités lorsqu'elles émergeront en lui. L'adolescent, à l'inverse de d'enfant, s'y confronte et se heurte en même temps au fait qu'on requiert

² Notamment *Le passage adolescent*, Toulouse, érès, 1996, rééd. 2010, p. 28 et sv.

de lui de ne pas les utiliser pleinement, voire d'en user de manière très marginale.

Rompant avec l'état d'enfance, l'adolescent se trouve en quelque sorte « divisé d'avec lui-même », ainsi que le font valoir les psychanalystes qui s'inscrivent dans la suite de Lacan. Car il ne quitte pas son enfance une fois pour toutes et nous savons qu'elle demeure en chacun de nous jusque la fin de notre vie. Il éprouve en lui un *conflit* dont il n'a pas véritablement conscience. Il ne se reconnaît plus lui-même, n'étant plus réductible à ce que naguère, enfant, il était pour ses parents et à travers ses parents. D'où ce sentiment d'étrangeté qui l'anime, sentiment sur lequel tous les auteurs traitant de l'adolescence ont insisté. En d'autres termes, l'adolescent, sans comprendre ce qui lui arrive, s'est fait autre qu'il n'est ; il est venu se mesurer à la question de l'altérité, en l'occurrence la sienne et par la même opération celle de l'autre. On saisit dès lors que la problématique que l'adolescence soulève soit d'abord et avant tout identitaire. Celui qui était jusque-là un enfant se trouve soudainement travaillé par la question « Qui suis-je ? », la crise adolescente constituant le prototype de la crise existentielle.

Cette sortie de l'enfance, cette mort à soi-même doit être saisie comme une confrontation inconsciente à une forme de négativité, de « non-être », d'absence à soi-même et aux autres, sur laquelle se fonde paradoxalement l'existence. Tel est le processus fondamental en jeu dans l'adolescence. « C'est d'abord du vide de l'être, de la vanité de la Loi et de la vacuité du savoir que s'inaugure ce temps de récapitulation », résume remarquablement Jean-Jacques Rassial³. Vide de l'être qui ouvre à la contingence de sa propre existence en même temps que du monde dans lequel on s'inscrit ; vanité de la Loi, car elle se révèle dès lors relative et donc discutable ; vacuité du savoir dans la mesure où ses fondements dorénavant vacillent et se trouvent marqués d'une radicale précarité. En même temps se déploie et se récapitule effectivement en l'adolescent sa propre histoire dans un travail singulier d'appropriation, donc de transformation de ce dont il est imprégné. S'inaugure ici un nouvel être en lequel il nous faut reconnaître ni plus ni moins que « le premier homme », selon la formule de Jean Gagnepain, au sens où c'est, étrangement, à un processus d'origination ou de fondation, à la fois de soi-même et du monde, que l'on assiste à chaque fois⁴.

³ *Ibid.*, p. 10-11.

⁴ Cf. Quentel, *L'enfant. Problèmes de genèse et d'histoire*, Bruxelles, de Boeck Université, 1993, Collection Raisonances, 2^e éd. 1997, p. 265 et sv.

L'adolescence est donc le moment de la rencontre avec l'autre dans toute son étrangeté et notamment de l'autre sexe. Elle est en même temps, avec ce nouvel objet du désir, celui d'un déplacement et plus généralement d'un bouleversement pulsionnel sur lequel les psychanalystes mettent avec raison l'accent. L'adolescent se trouve particulièrement mis à l'épreuve par le caractère nouveau et surtout l'intensité de ces affects. Il doit inconsciemment gérer cette perturbation afin qu'elle ne se traduise pas par un débordement. Pour autant, les processus sollicités de ce point de vue ne sont pas nouveaux, contrairement à ce qui se joue dans le registre identitaire ; ils renvoient à la manière plus générale de régler la problématique de la satisfaction et de ne pas devenir en quelque sorte dépendant de ses pulsions. Il faut donc que l'adolescent soit en mesure de prendre une distance par rapport à cette poussée pulsionnelle en jouant de la problématique du refoulement, ou de la perte et du manque pour reprendre la terminologie lacanienne, bref de s'abstenir d'aller à la satisfaction immédiate. En même temps, comme pour toute situation dans laquelle les processus désirants se trouvent sollicités, il lui faut pouvoir s'autoriser par des moyens dérivés une satisfaction qu'il vivra comme légitime et non culpabilisante. L'adolescence est à cet égard un nouveau temps d'exploration de ses propres limites, de mise à l'épreuve de soi-même du point de vue de la problématique désirante.

L'adolescence dans la société actuelle

Étant d'abord et avant tout une création sociale, l'adolescence se trouve bien évidemment étroitement liée à la société. Lorsque celle-ci évolue, l'adolescence change également. La société a en fait l'adolescence qu'elle se donne. En d'autres termes, si les processus anthropologiques que suppose l'adolescence demeurent toujours les mêmes, ils s'exercent différemment selon le contexte social. Ainsi, si l'on a pu caractériser à une certaine époque, aux USA notamment, l'adolescence comme l'âge de l'insouciance, il n'en est plus de même aujourd'hui, ni outre-Atlantique, ni chez nous, dans une période où on ne cesse de parler de crise et où l'avenir ne se révèle guère encourageant pour les jeunes. Le contrat tacite sur lequel nos sociétés ont fondé l'adolescence comme étape de la vie⁵ tend aujourd'hui au marché de dupes. Cela se traduit par de l'inquiétude (souvent plus, d'ailleurs, chez les parents

⁵ Contrat qui se résumerait à travers l'injonction suivante : « Renonce à exercer certaines de tes capacités, forme-toi et nous te construirons un bien meilleur avenir ! »

que chez les adolescents), mais aussi du dépit, du renoncement, voire des provocations pouvant prendre une forme violente. Le refus de la société peut conduire certains à des engagements tels ceux que l'on connaît aujourd'hui du côté de l'extrémisme.

C'est d'abord en prenant conscience des processus en jeu dans l'adolescence que nous serons en mesure de nous comporter de manière responsable vis-à-vis des adolescents. Ceux-ci s'affirment en s'opposant ; la chanson est connue. Il s'agit toutefois pour eux d'une nécessité ontologique : être, c'est ne pas être, ne pas demeurer celui que l'on était jusqu'ici, mais ne pas être en même temps celui dont on veut précisément se différencier. Au-delà de cette opposition constructive, au sens où elle est pour l'adolescent structurante, la relativité et la contingence à laquelle il s'ouvre font que ce qui est pourrait toujours être autrement et qu'il suffit en fait à ses yeux de s'y mettre pour que ça change. L'adolescence est socialement l'âge de la créativité par excellence, celui durant lequel se joue et se rejoue la symphonie du Nouveau-monde ⁶. L'adolescent vient incontestablement bousculer l'adulte en réactivant chez lui sa propre crise d'adolescence, mais en le sommant surtout de changer ; à travers lui, c'est la société qu'il vient réinterroger.

Pour autant, l'adolescent a en même temps besoin que les adultes autour de lui continuent de tenir une position d'adulte, qu'ils soient présents face à lui et ne se dérobent pas à la confrontation. Ils ne peuvent échapper à la négociation, à laquelle d'ailleurs l'adolescent oblige d'autant plus aujourd'hui que la société se prétend libérale et donc ouverte à l'échange. En bref, l'adolescent doit pouvoir se mesurer à l'adulte et trouver en lui du répondant. Ce jeu de repositionnement mutuel règle en fin de compte la fameuse question de la *transmission*. L'adolescent est nécessairement un héritier, qui doit donc avoir engrangé et doit continuer d'engranger des connaissances et des usages, mais qui va tout aussi nécessairement en faire SON affaire : il va transformer, altérer au sens étymologique du terme ce dont il hérite. « Dette et rupture », telle est la problématique d'une transmission bien comprise dans ses processus qui pourrait être la devise de l'adolescence. Ni stricte répétition, ni création *ex nihilo*, voilà en somme la feuille de route que se trace, sans en avoir conscience, notre nouveau candidat au social ! La perpétuation de la société est à ce prix...

⁶ Bien que ce même adolescent, paradoxalement, se montre à l'occasion d'une conformité surprenante dans le groupe de pairs.

Les pratiques éducatives innovantes avec les adolescents ne peuvent s'inscrire que dans une forme de dénonciation des contradictions de la société vis-à-vis de cette période d'adolescence. Ainsi de cette contradiction, qui peut confiner à la violence, consistant à continuer à parler d'enfant à propos de l'adolescent, à le considérer comme tel, alors qu'il se caractérise d'être précisément sorti de l'enfance. Il est en même temps paradoxal de prétendre lui faire assumer une responsabilité, en cas d'infraction de sa part, alors même que son statut social se soutient d'une totale déresponsabilisation. Autre contradiction, notre société en vient à se défier de plus en plus de l'adolescent et, dans le même temps, en cultivant le mythe d'un constant inachèvement de l'individu, elle érige d'une certaine manière l'adolescence en modèle du social⁷. Il s'agit sans doute également de reconnaître à l'adolescent le droit de se confronter par lui-même à des expériences à portée initiatique, fondamentales pour lui, dans une société qui en a précisément effacé toute trace et n'est plus en capacité de les encadrer. De même des fameuses « prises de risque » dont on ne cesse de parler et qui sont toujours vues sous un angle négatif alors qu'elles sont pour l'adolescent une nécessité et qu'il reviendrait à la société de les soutenir tout en les cadrant.

⁷ Cf. l'analyse de Paul Yonnet, qui va jusqu'à soutenir que « l'adolescence s'est faite société », nos sociétés étant aujourd'hui « structurées comme des adolescences interminables » (*Famille. I Le recul de la mort. L'avènement de l'individu contemporain*, Paris, Gallimard, 2006, p. 339).